

la-Forêt. Sur la place du village, un officier nazi fait rassembler tous les hommes de la commune et choisit des otages. Le camion qui emporte les otages ne fera pas le deuxième voyage prévu. Deux seront libérés, l'un âgé de 72 ans, un autre de 16 ans.

Le responsable du secteur, William Lapierre, qui avait remplacé Edouard Laval arrêté en juillet, a raconté la suite : " Le 15 août 1944, j'étais allé en bicyclette de Chaumontel, près de Luzarches, où je logeais depuis quelques jours, à L'Isle-Adam pour m'informer du sort de nos camarades opérant en forêt de L'Isle-Adam et hébergés par un industriel, M. Grandjean, dans sa propriété des Forgets. J'appris qu'une intervention de S.S. en avait tué deux et arrêté les autres qui avaient été torturés toute une nuit. Sur la route du retour, je voulus faire un détour pour vérifier que le dépôt d'armes géré par Pierre Alviset n'avait pas été découvert et recevoir ses informations sur la situation dans la zone de Carnelle. Je quittai la route nationale et pris le chemin de la Pierre-Turquoise. Au carrefour avec celui du moulin Béchu stationnait une camionnette que je crus être de forestiers. Derrière elle, se tenaient en embuscades des S.S. Il était environ 15 heures 30 sous un chaud soleil. Certains de ces S.S. parlaient Français avec un fort accent parigot, sans doute étaient-ils militants du P.P.F. de Doriot engagés dans la S.S. Ils avaient déjà arrêté Pierre Alviset dont le visage

tuméfié montrait qu'il avait été fortement battu (comme je le fus aussi), mais non à proprement parler torturé. Il y avait aussi deux braves paysans du coin et quatre jeunes gens qui étaient venus camper en forêt de Carnelle pour le " pont " du 15 août (quelle inconscience !) : des ouvriers de la proche banlieue parisienne. Après un simulacre d'exécution, nu au bord d'une fosse, délesté de tous mes papiers, je fus embarqué avec les autres prisonniers dans la camionnette qui nous emmena à la Feldgendarmerie de L'Isle-Adam.

Bien entendu, la sécurité nous obligeait, Pierre Alviset et moi, à faire comme si nous ne nous connaissions pas. Et il nous était interdit de parler. Il eut toutefois l'occasion, en montant dans la camionnette, de me murmurer : " ils m'ont demandé si je connaissais M. Marguet. " C'était, à ce moment-là, mon nom d'emprunt, celui de ma fausse carte d'identité. A L'Isle-Adam, nous fûmes réunis avec d'autres prisonniers faits dans l'après-midi par d'autres groupes de S.S. Parmi eux l'industriel Grandjean et le fermier Commelin de Nerville, qui étaient des nôtres. Nous étions 18. On nous aligna debout, le nez contre le mur, les deux mains à la nuque, pendant un long temps. Vers le soir, eut lieu une parodie d'exécution : arrivée d'un peloton, bruits d'armes dans notre dos, ordres brefs. Personne ne flancha. A la tombée de la nuit, nous fûmes tous emmenés dans un camion et emmenés à la feldgendarmerie d'Enghien. Nous y passâmes toute la nuit, tous enfermés dans la même pièce sous la garde de deux feldgendarmes, toujours debout, le nez au mur et les mains derrière la nuque. Dès que l'un d'entre nous tentait de s'accroupir, les gardiens nous faisaient remettre en position. Mais nous pouvions être accompagnés aux latrines. On ne saurait parler de torture proprement dite. Aucun de nous ne fut torturé. Le lendemain 16 août, de 9 h à 15 h (il y avait une horloge dans la salle), chacun de nous fut appelé dans un bureau du premier étage pour un bref interrogatoire très banal, après lequel les deux paysans furent relâchés. Le soir, vers 18 heures, un sous-officier fit l'appel de treize noms. Ceux qui étaient appelés passaient de



Infirmierie au maquis